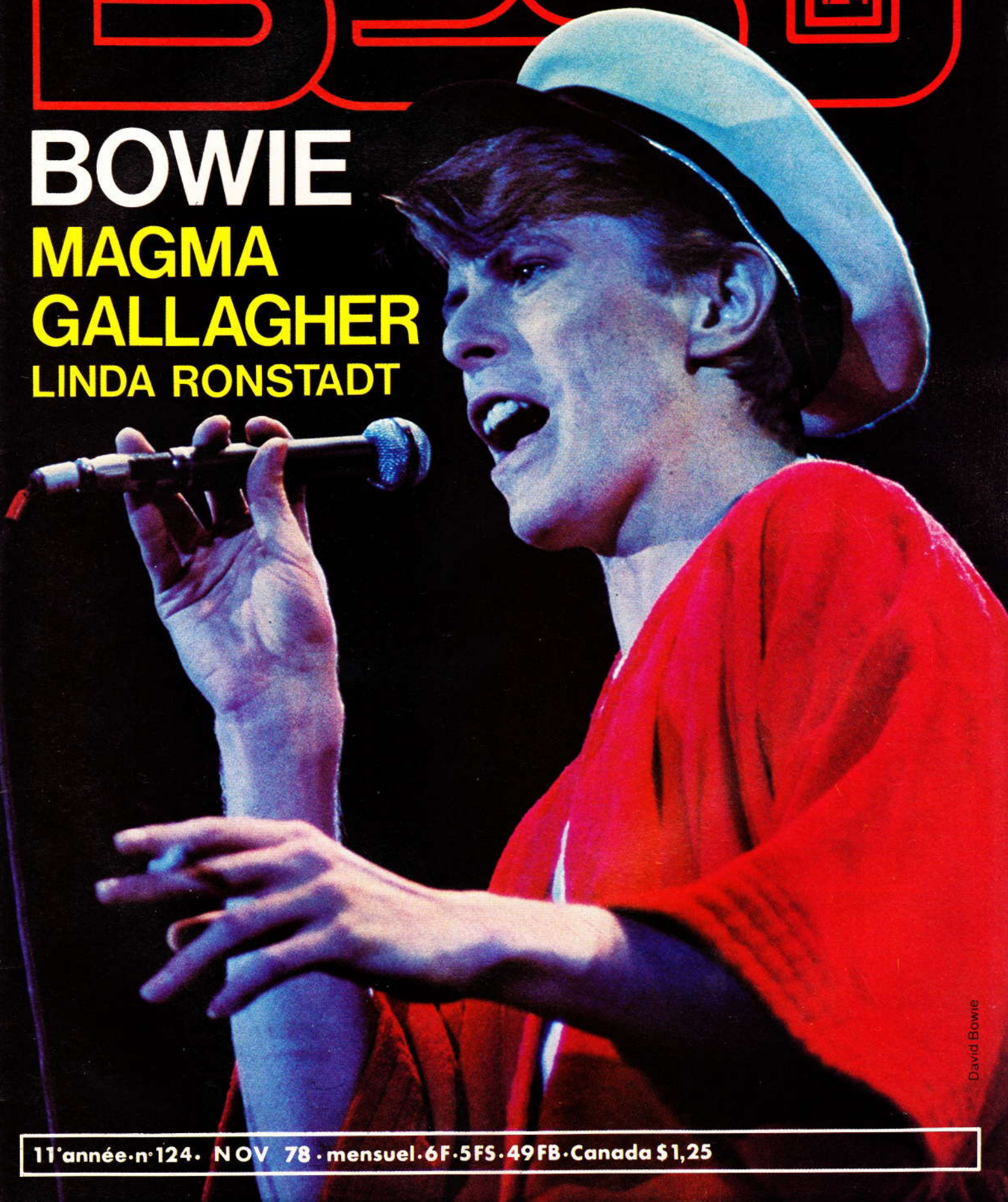


Posters WHO  
LITTLE BOB STORY

# BEST

124

**BOWIE**  
**MAGMA**  
**GALLAGHER**  
**LINDA RONSTADT**



David Bowie



## KISS

« Gene Simmons »

(Casablanca Vogue CBO 71039)

« Ace Frehley »

(Casablanca Vogue CBO 71040)

« Paul Stanley »

(Casablanca Vogue CBO 71041)

« Peter Criss »

(Casablanca Vogue CBO 71042)

Gare à l'avalanche noire! Voici que sortent en même temps, et revêtus de la même pochette, les quatre albums solos des Kiss. De toute évidence, l'on a voulu titiller la collectionniste des jeunes fans du groupe en présentant ainsi les aventures solitaires des quatre mutants sous la forme d'un tout harmonisé qui souffrirait de l'absence d'un de ses éléments. Casablanca sait soigner les choses. Seulement, nous doutons que vous soyez assez argentés pour vous offrir les quatre disques d'un coup, aussi une hiérarchie des priorités s'impose-t-elle.

Le disque du batteur Peter Criss, le félin, est sans doute le moins urgent car il ne propose qu'un rock standard à l'américaine qui frôle bien souvent la variété et dont le côté mi-hard mi-slow assez timide ne risque guère de plaire aux amateurs de heavy metal. Pour ces derniers, l'album solo du lead-guitariste Ace Frehley, le fils de l'espace, s'impose davantage. Frehley a fait un disque de bon gros hard sans concession aucune, beaucoup plus hard même que les derniers Kiss qui avaient tendance à s'orienter vers un rock plus pop pour teen-agers. Frehley frappe fort, mais on peut lui reprocher un singulier manque d'imagination. Son hard est brutal, mais sans ruse ni stratégie, c'est le grand coup de poing asséné un peu en vain.

Supérieur à mon sens est l'album du vampiresque Gene Simmons, entouré d'une jolie distribution d'ailleurs (Bob Seger, Joe Perry, Donna Summer, Cher, Janis Ian, Jeff Baxter, Alan Schwartzberg), qui, malgré un début catastrophique avec orchestre symphonique, réussit à faire un album au swing lourd et varié qui s'écoute ma foi fort bien, même si c'est sans génie. Mais la palme revient sans conteste à Paul Stanley, le séduisant guitariste rythmique, qui a lui carrément fait un excellent disque, d'une qualité égale aux meilleurs albums du groupe réuni, avec des compositions soignées, des arrangements de guitares vraiment bien trouvés et un hard rock très efficace qui joue au mieux de l'alternance temps forts-temps faibles. Stanley a en plus la meilleure voix des quatre. A lui donc la priorité d'achat.

Hervé PICART.



## STYX

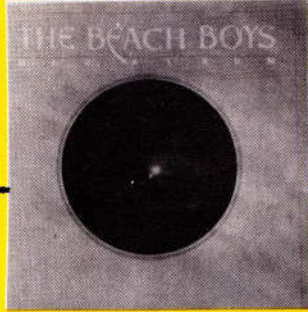
« Pieces of eight »

(A&M CBS AMLH 64724)

Je dois dire que j'étais assez venu contre Styx. Jusqu'à présent, ses disques m'avaient donné l'impression d'un compromis bâtard entre un hard rock de gentlemen-farmer et des ambitions progressistes (des repiquages plutôt) qui débouchaient sur une pompe difficilement supportable, impression que venait encore assombrir le souvenir d'une prestation live particulièrement bruyante et frimeuse. Styx m'apparaissait comme un groupe qui avait des moyens mais pas de fin bien déterminée et qui mangeait un peu à tous les râteliers faute d'avoir une vraie personnalité. Et puis voilà « Pieces of eight » et, miracle, le mélange jusqu'alors instable se stabilise et Styx réussit, pour la première fois je crois, un album plus que convaincant.

Pour résumer et vous définir ce disque, on pourrait dire que Styx est un Yes qui ferait du hard rock (et réussirait, lui, car quand Yes essaie de jouer un rock, comme sur « Tormato », cela n'est pas très très convaincant). Il y a même une adaptation de procédés de Yes qui exaspérera certains d'entre vous: solo de Moog à la Wakeman sur « Great white hope », orgue d'église à la Squire-« Awaken » sur « I'm OK », ballade andersonienne que ce « Sing for a day », etc. On pourrait effectivement s'arrêter à cette considération et jeter ce disque dans la poubelle aux imitations, mais ce serait se priver d'un indéniable plaisir musical car Styx a su trouver, au-delà de ses références, des mélodies et des arrangements qui valent vraiment la peine d'être dégustés pour eux-mêmes, et que d'aucuns auraient aimé trouver dans Yes. Pour une fois, les morceaux hard sont enlevés sans lourdeur ni brailleries excessives, sans aussi cet esprit pompier qui faisait que Styx n'était pas Angel. Les pièces plus britanniques avec arrangements de claviers de Dennis de Young sont superbes. Le petit Tommy Shaw se montre un bien bon compositeur en plus d'être un chanteur agréable et un guitariste raffiné (son « Sing for a day » est réellement un très beau morceau). Et il y a dans tout l'album un allant et une joie de vivre fort communicatifs qui font que pour la première fois l'on a envie de prolonger sa baignade dans les eaux du Styx. Comme quoi il ne faut jamais désespérer. Souhaitons seulement qu'après cette réussite enfin réalisée il y en ait une autre et que cet album ne soit pas un moment unique d'équilibre hasardeux dans la carrière de ce groupe un peu bancal.

Hervé PICART.



## THE BEACH BOYS

« M.I.U. Album »

(Warner 54 102 - Distr. WEA-SE)

J'avais attaqué l'écoute de cet album tous crocs dehors. En plus ce titre « Maharishi International University Album » n'arrangeait rien à l'affaire, voilà qui attisait mon cynisme déjà bien ardent en cette matinée d'octobre. Ah et puis cette photo au dos de la pochette. Des veaux, les Beach Boys ont l'air de veaux, insupportable vision. Surtout Brian Wilson, un sourire niais sur les lèvres et une dédaine provocante et laiteuse dessous une barbe en friche. Oh oh comme vous y allez, mon jeune ami, parler avec si peu de respect d'un génie tel que Brian Wilson, le Beethoven de notre siècle. Eh bien oui je me permets. Le respect j'en ai rien à foutre, c'est bien la chose la plus crasse qui soit dans ce métier. C'est morbide et visqueux.

Alors oui, je me permets cette équation: Beach Boys = Veaux. Et je le fais avec d'autant plus d'assurance que j'aime ce disque (et que je conserve à Brian toute MA TENDRESSE. Savez ce que cela signifie). Il n'empêche que « M.I.U. » est un album tout à fait quelconque, mais j'en apprécie l'ébauche de plénitude, ce soupçon de beauté qui traîne sur chacun des titres. C'est à quelques détails près l'impression que m'avait laissé « Love You », leur précédent opus californien. Je concède que pour aimer un album des Boys qui est, en apparence, d'une qualité tout à fait médiocre, il faut être quelque peu dévié. Je le suis. Je suis même tatoué. Irradié. Et j'écoute inlassablement les nouvelles comptines de Brian, « Hey Little Tomboy », « My Diane » et « Belles Of Paris », cette vision exagérément désuète de la capitale que cela en devient génial. Je finis par me monter mentalement un film sur la carrière du groupe. Et avec « M.I.U. » je constate que les Boys sont au bord du gâtisme. Parfaitement. Oh il n'y a aucune intention péjorative là-dedans. Je trouve simplement que les Garçons, sous l'influence régénérée de Brian Wilson qui lui ne l'a jamais quittée, retombent en enfance. Et c'est le pied parce que les Boys n'arriveront jamais à être ridicules. Ce sont des archanges du rock, parfaitement invulnérables. Ecoutez donc cette splendide mélodie sur la pluie qui tombe, « Tripper Tapper » ou la complainte d'amour chantée par Dennis Wilson, « My Diane », écrite par Brian: « Everything is wrong and nothing is right/I want you back with all my might ». Qui peut encore oser faire ça et avec une telle innocence: Brian Wilson. Beach Boys for ever.

Francis DORDOR.



## 10 CC

« Bloody Tourists »

(Mercury 9102 503 -

Dist. Phonogram)

Résidents des hit-parades, Ten CC. Génies de la rentabilisation de la musique pop. La même race qu'Abba, que Boney M. que Fleetwood Mac et des autres chart-busters par profession. Cet album doit être chroniqué car le succès intrigue, que le succès oblige. On peut espérer du chroniqueur qu'il recèle les secrets de la réussite et qu'il les dévoilera, au pire qu'il fera un plan concis de la façon dont on utilise l'intelligence chez les pondeurs de hits; je pense que ça n'en vaut pas la peine. M'intéresse pas. Disséquer quelque chose qui me donne envie de le comprendre, qui me branche, oui. 10 CC, je ne comprends que trop. Pas d'hésitation: nous sommes face à l'homologue anglo-saxon de nos variétés, avec peut-être quelques points en plus car leurs racines sont plus proches de l'Elvis Presley des sixties que de Mireille Mathieu, des sixties aussi. Là on peut approfondir un poil, tout de même. La production est un modèle du genre. Etonnant de propreté, excessivement bien fait. Compositions calculées, pourcentage de ballades correspondant au taux d'écoute des ballades sur Capitol radio. Tout est un modèle du genre, quoi. C'est le genre qui ne doit pas me plaire, pour tout dire. A gauche et à droite de cette colonne, toute l'équipe se creuse les méninges pour trouver les termes adéquats à l'expression du pied qu'ils prennent ou pas à écouter leur petite sélection de merveilles, chaque mois. Ce mois-ci la production touche à l'overdose de musique d'excellente qualité. Le feeling déborde des colonnes. Aussi, c'est carrément complètement vivement que je conseille de reléguer « Bloody Tourists » à la liste d'attente et de tenter une exploration, garantie fructueuse, de la profondeur des sillons du nouveau Blue Oyster Cult, du nouveau Van Morrison pour les calmes, ou du Johnny Thunders. Moi, ça ne me donne pas envie de parler de 10 CC plus longtemps, ces noms-là.

Bruno BLUM